



Tyr dans les sources de la période fatimide (969-1171)

David Bramoullé

► To cite this version:

David Bramoullé. Tyr dans les sources de la période fatimide (969-1171). Pierre-Louis Gatier; Julien Aliquot; Lévon Nordiguian. Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge, Presses de l'Université Saint-Joseph; Presses de l'Ifpo, pp.157-177, 2011, 978-2-35159-184-0. <hal-01214674>

HAL Id: hal-01214674

<https://hal.science/hal-01214674v1>

Submitted on 12 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Tyr dans les sources de la période fatimide (969-1171)

David BRAMOULLÉ

L'analyse de sources se rapportant à la période de domination fatimide sur Tyr révèle la complexité des rapports qui lièrent cette ville portuaire à la dynastie fatimide et le rôle singulier qu'elle joua entre 970-971 et 1124. De l'antique cité phénicienne, les auteurs arabes ne parlent guère au moment où, vers 970-971, les troupes fatimides prennent, port après port, le contrôle du littoral syro-palestinien. Tyr constituait une pièce de choix pour les nouveaux maîtres basés en Égypte et elle semblait destinée à jouer un rôle majeur dans le dispositif naval fatimide alors en pleine élaboration. Les Fatimides, dynastie chiite partie d'Ifrīqīyā avec l'objectif de chasser les Abbassides de Bagdad et de régner sur l'ensemble du monde musulman, avaient besoin de tenir fermement les ports de la côte syro-palestinienne pour en faire des points d'ancrage de leur avancée vers l'Orient. Leur ambition fut cependant déçue à mesure que les difficultés s'amoncelèrent devant eux. Les révoltes des tribus bédouines de Palestine et de Syrie, de même que l'incurie des gouverneurs, contribuèrent à contrecarrer leurs plans. La guerre civile qui manqua de renverser la dynastie au début des années 1070, les attaques byzantines, celles des Turcs seldjoukides et, enfin, le déclenchement de la première croisade, empêchèrent la réalisation de leur projet impérialiste. L'objectif devint, bien plus modestement, le maintien de la dynastie essentiellement en Égypte et sur le littoral du Bilād al-Šām, dont Tyr constituait un site majeur.

Plusieurs types de sources rédigées durant la période fatimide permettent d'appréhender le rôle de cette cité portuaire, non seulement dans l'histoire de la dynastie égyptienne, mais plus largement dans l'histoire du Proche-Orient médiéval. Les documents arabes constituent assez logiquement la première source de documentation sur Tyr. Allant de l'ouvrage de géographie à la chronique historique, en passant par la relation de voyage, ces textes sont de nature très diverse¹. Certains peuvent avoir été

1. Ibn Hawqal (m. après 973) est originaire de Nisibe en Haute-Mésopotamie et passe au Proche-Orient dans les toutes premières années de la période fatimide. Al-Muqaddasī (ca 946-1000) est un géographe palestinien originaire de Jérusalem (Bayt al-Maqdis). Il est l'auteur de l'un des fleurons de la géographie arabe dite des *Masālik wa l-mamālik* (*Routes et royaumes*). A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, I, Paris et La Haye, 1967, p. 276-277, parle à propos des ouvrages de cette catégorie d'une « géographie humaine [...] totale » ou d'une « géographie du concret ».

rédigés par des membres de l'administration centrale ou à partir de leurs rapports². Si ces documents constituent des sources primaires, ils ont souvent l'inconvénient de ne présenter qu'une image extérieure à Tyr. Les textes rédigés dans les arcanes de l'administration égyptienne ou à partir de rapports donnent en effet une interprétation étatique des événements. Quelques témoignages rédigés par des auteurs originaires du Bilād al-Šām font état d'une vision différente, mais non moins partielle.

Il faut encore insister sur une particularité de la documentation, qui concerne d'ailleurs nombre de textes arabes médiévaux. Plusieurs témoignages sur Tyr et les Fatimides n'ont franchi la barrière du temps qu'à travers des auteurs postérieurs à la dynastie. Ils constituent donc des sources secondaires qui offrent l'intérêt d'avoir été écrites à partir de sources primaires. La plus célèbre de ces œuvres fut composée par l'Égyptien al-Maqrīzī (1364-1442), auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire des Fatimides largement rédigée à partir de documents contemporains de la dynastie, mais aujourd'hui disparus ou partiellement conservés³. Outre les sources arabo-musulmanes, Tyr apparaît enfin dans des textes rédigés en arabe par des chrétiens melkites⁴.

La documentation arabe n'est cependant pas la seule à fournir des informations sur Tyr. La cité portuaire est souvent mentionnée dans les lettres dites de la Geniza du Caire qui offrent ainsi un regard complémentaire et parfois décalé sur la ville de Tyr. Il s'agit le plus souvent de lettres commerciales rédigées en judéo-arabe par des marchands de confession juive résidant soit en Égypte, généralement à Alexandrie ou à Fustāt, soit dans les cités de Syrie et de Palestine. Les textes en question représentent sans aucun doute la source primaire la plus intéressante sur Tyr. Les lettres, sans occulter totalement le contexte politico-militaire, principale source d'intérêt de la documentation arabe, permettent d'appréhender l'histoire de la ville sous un jour totalement ignoré par les sources arabes et en particulier musulmanes.

Plusieurs images entremêlées de Tyr se dégagent de l'ensemble de la documentation. Trois d'entre elles dominent la période qui va de l'installation des Fatimides dans le Bilād al-Šām, vers 970-971, à la prise de la ville par les troupes franques, en 1124. Dans ce triptyque, Tyr apparaît avant tout comme une cité portuaire fortifiée et enrichie par le commerce maritime. Certaines sources la dépeignent même comme le modèle des villes fortifiées portuaires de la côte syro-palestinienne. Cette image, qui est une constante de l'histoire de la cité, se prolonge au-delà de la période fatimide. La conjoncture économique et politique des ^x^e et ^{xii}^e s., caractérisée par un essor

2. Notamment al-Musabbiḥī (977-1029), membre de l'administration fatimide, auteur d'une *Chronique d'Égypte* (*Aḥbār Miṣr*) en quarante tomes couvrant les années 977-1029 et dont seul celui concernant l'année 1024 a pu être retrouvé. Voir également la chronique d'Ibn al-Ma'mūn (m. 1193), fils du vizir fatimide al-Ma'mūn al-Baṭā'ihī (m. 1128), au pouvoir de 1121 à 1125, donc au moment où Tyr passe aux mains des Francs.

3. L'œuvre d'al-Maqrīzī (1364-1442) permet ainsi de retrouver des passages entiers d'al-Musabbiḥī et d'Ibn al-Ma'mūn.

4. Ainsi dans l'*Histoire* du chroniqueur Yaḥyā b. Sa'īd al-Anṭākī (m. ca 1066), qui passa la première partie de sa vie en Égypte avant d'émigrer à Antioche sous le règne du calife al-Ḥākim (996-1021).

du commerce méditerranéen, ainsi que par une succession d'événements militaires traumatisants pour la région, l'a toutefois renforcée un peu plus. De cette première image qu'offre la documentation découlent les deux autres parties du triptyque. La ville apparaît ainsi comme un refuge capable d'abriter et de protéger en son sein toutes les populations mises sur les routes par les malheurs du temps. Enfin, les textes montrent une cité qui, à l'abri dans ses murs, fait figure de ville rebelle, jalouse de son indépendance et, comme enhardie par sa réussite économique, semblant toujours prête à rejeter la tutelle du pouvoir central fatimide.

Une ville forte et opulente

Tyr, modèle de la ville fortifiée du littoral syro-palestinien

À ne s'attacher qu'aux sources géographiques, Tyr constitue le modèle de la ville fortifiée. Ce thème n'est du reste pas propre à la période fatimide ni même musulmane puisque les fortifications de Tyr sont déjà célèbres dans l'Ancien Testament et que le terme de *tsūr* est à la fois le nom hébreu de Tyr et le vocable hébraïque utilisé pour désigner une muraille⁵. Sans remonter aussi loin dans le temps, ces remparts, certainement largement hérités de la période byzantine, furent renforcés durant la phase des grands travaux de fortification du littoral syro-palestinien par les califes omeyyades⁶. Tyr est donc, dans les années 970, toujours considérée comme la ville côtière par excellence, riche, dynamique et fortifiée. Le chapitre consacré à ses fortifications constitue même une sorte de *topos* pour les géographes et les voyageurs qui parcourent le Proche-Orient à cette période. Il est vrai que, pour celui qui arrive par la mer ou par la terre, le site de péninsule de la ville, ainsi que les fortes murailles qui l'entouraient, constituaient certainement une vision impressionnante. Al-Muqaddasī témoigne de l'intérêt que les géographes d'alors portent aux fortifications portuaires en ces temps de reprises des activités militaires byzantines. Sous sa plume, Tyr apparaît d'abord comme le modèle ayant inspiré la construction des fortifications portuaires d'Acre, ordonnées par l'émir d'Égypte Aḥmad b. Ṭulūn (868-884)⁷. Plus loin, le même auteur décrit Tyr comme « un chef-lieu fortifié, sur la mer, je dirais même en mer, car on y entre par une porte unique, sur un pont unique et la mer l'entoure. La moitié de [la superficie de] la ville est constituée par un plan d'eau entouré de trois murs, où les

5. Jos, 19, 29 ; 2 Sam, 24, 7 ; Ez, 26, 4 ; Am, 1, 10 ; Za, 9, 3.

6. A. M. Fahmy, *Muslim naval organisation in the Eastern Mediterranean*, Le Caire, 1948, p. 51-63 ; A. Borrut, « L'espace maritime syrien au cours des premiers siècles de l'Islam (VII^e-X^e siècle) : le cas de la région entre Acre et Tripoli », *Tempora*, 10-11, 1999-2000, p. 1-33 ; *id.*, « Architectures des espaces portuaires et réseaux défensifs du littoral syro-palestinien dans les sources arabes (7^e-11^e siècles) », *Archéologie islamique*, 11, 2001, p. 21-46.

7. Al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*, éd. M. J. de Goeje, 2^e éd., Leyde, 1967, p. 132-133, trad. A. Miquel, *La meilleure répartition pour la connaissance des provinces*, Damas, 1963, p. 181-182.

bateaux rentrent la nuit, avant que l'on tende la chaîne [...]. Les habitants ont de l'eau qui leur arrive par un aqueduc suspendu. Tyr est une cité importante et précieuse, avec ses spécialités et ses ateliers »⁸.

On note combien l'aspect extérieur de la ville a pu marquer les esprits : l'existence d'une seule porte donnant sur la terre ferme alors que l'autre donnait sur le port faisait apparaître Tyr comme une ville quasi imprenable. Aussi n'est-on pas étonné de lire chez Ibn Hawqal, autre géographe de la fin du x^e s., un passage sur les fortifications où l'auteur reproduit l'opinion courante selon laquelle « c'est le lieu le plus ancien de la côte »⁹. Les qualités défensives de la ville sont privilégiées par les auteurs de la fin du x^e s., qui n'oublent pas non plus de mentionner l'aqueduc qui permettait d'approvisionner la ville en eau, sans pour autant préciser la date de construction¹⁰. À l'instar des populations locales, ces hommes subirent de plein fouet le choc que la reconquête byzantine des années 960 infligea aux musulmans. Plusieurs cités côtières du nord de la Syrie telles Alexandrette, Ḥiṣn al-Tināt et Lattaquié (968), de même que la Crète (961) et que l'île de Chypre (963), tombèrent aux mains des Byzantins, provoquant le départ de nombreux musulmans vers les cités encore sous domination musulmane. Au moment même où les Fatimides arrivèrent dans la région, le danger byzantin n'avait jamais été aussi pressant. La qualité des fortifications de Tyr, les dimensions de son port et les avantages du site, naturellement protégé des vents dominants, constituaient autant d'atouts nécessaires à la relance du *ḡihād* contre les Byzantins¹¹.

Aux xi^e et xii^e s., l'évocation du site exceptionnel et des murailles de Tyr demeure toujours un passage obligé. La précision des descriptions semble toujours liée au contexte géopolitique. Ainsi, le géographe andalou al-Bakrī (1014-1094), qui écrit dans une période d'accalmie relative entre les Fatimides et les Byzantins, n'évoque Tyr que dans un simple routier mentionnant les ports et mouillages d'Alexandrie à Antalya¹². Dans un autre registre, le voyageur persan Nāṣir-i Ḥusraw (1004-1072/78), qui passe par Tyr à l'hiver 1047, mentionne bien que la ville est fortifiée et que l'aqueduc, déjà signalé, est toujours en activité. Il apporte toutefois un élément nouveau, précisant que « la muraille est dans l'eau et [qu']elle est construite de pierres de taille dont les

8. Al-Muqaddasī, éd. M. J. de Goeje, 2^e éd., Leyde, 1967, p. 163-164, trad. A. Miquel, Damas, 1963, p. 182-183.

9. Ibn Hawqal, *Kitāb Ṣūrat al-arḍ*, éd. J. H. Kramers, Leyde, 1938-1939, p. 174, trad. J. H. Kramers et G. Wiet, *Configuration de la Terre*, Beyrouth et Paris, 1964, p. 170.

10. Al-Muqaddasī, éd. M. J. de Goeje, 2^e éd., Leyde, 1967, p. 132-133, trad. A. Miquel, Damas, 1963, p. 181-182.

11. La dynastie s'était notamment engagée à relancer la lutte contre les chrétiens byzantins, de manière à s'assurer, sinon le soutien, du moins la coopération des populations sunnites locales. Sur ce point, voir en particulier Th. Bianquis, « La prise de pouvoir par les Fatimides en Égypte (357-363/968-974) », *Annales islamologiques*, 11, 1972, p. 49-108.

12. Al-Bakrī, éd. et trad. W. Mac Guckin de Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*, Alger, 1913, p. 86 (trad.) et 174 (arabe).

interstices sont remplis de goudron afin d'empêcher l'eau d'y pénétrer »¹³. Al-Idrīsī (1100-1165), dont la description de Tyr n'est connue qu'indirectement, reprend le thème du port fortifié au moyen d'une chaîne¹⁴. Il est vrai qu'il rédige à l'époque des Croisades et que la possession de Tyr a constitué un enjeu de premier ordre entre les Fatimides et les troupes franques. À cette époque, même un voyageur comme Benjamin de Tudèle (m. après 1173), en général peu intéressé par les questions militaires, semble si impressionné par les fortifications du port qu'il conclut : « aucun port au monde n'égale celui de Tyr »¹⁵.

À partir du XI^e s., les textes n'insistent plus seulement sur les fortifications. L'économie prend le dessus et les sources s'attachent autant à mentionner la prospérité de la ville que l'invulnérabilité de ses murailles.

Une ville enrichie par le commerce

À la fin du X^e s., les aspects économiques ne sont pas totalement absents des propos d'un géographe comme al-Muqaddasī, qui évoque les spécialités de Tyr et ses ateliers¹⁶. Il est clair néanmoins que ce n'est alors pas son intérêt premier à un moment où le commerce maritime, bien que relancé, n'a pas encore atteint le niveau des siècles à venir. Au milieu du XI^e s., les textes donnent une image différente. Il faut sans doute voir là le reflet du nouveau contexte politique. Le XI^e s. fut en effet largement marqué par une succession de trêves passées entre les Fatimides et les Byzantins¹⁷. Les Fatimides furent également confrontés à une longue série de révoltes parmi les tribus bédouines en Palestine et en Syrie. Tyr et les autres cités côtières subirent les sièges de ces tribus qui contestaient le pouvoir fatimide. Enfin, une guerre civile de presque dix années (1065-1073), qui manqua de faire chuter la dynastie, éclata sous le règne du calife al-Mustanşir (1036-1094). Ces événements qui opposaient des musulmans à d'autres musulmans ne remettaient pas en cause l'appartenance de Tyr au *dār al-islām*. Les murailles n'agissaient plus ici comme un rempart face à un envahisseur non musulman et peut-être n'apparut-il pas nécessaire aux géographes de cette période d'y insister. Si Nāşir-i Ḥusraw évoque la technique des fortifications, il livre surtout une description de l'intérieur de la ville qui semble totalement absente des préoccupations des auteurs

13. Nāşir-i Ḥusraw, *Sefer Nameh*, trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 46.

14. Cette description est attribuée à al-Idrīsī par le géographe Abū l-Fidā' (1273-1331), éd. et trad. J.-T. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Paris, 1848 (Francfort-sur-le-Main, 1998), II, p. 22 (trad.), p. 244 (arabe).

15. Benjamin de Tudèle, éd. et trad. M. N. Adler, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, Londres, 1907, p. 79.

16. Voir *supra*, n. 8.

17. Ainsi, pas moins de cinq traités furent signés entre 998 et 1054. Voir Yahyā, *Histoire, PO*, 23/3, 1932, p. 457-461 ; Jean Skylitzès, *Synopsis historiarum*, éd. I. Thurn, Berlin et New York, 1973, p. 340, trad. B. Flusin et J.-C. Cheynet, *Empereurs de Constantinople*, Paris, 2003, p. 284 ; al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 172, 187, 194, 202.

antérieurs : « Les maisons ont cinq et six étages et se touchent les unes les autres. Dans beaucoup d'entre elles, on voit des jets d'eau. Les bazars sont beaux et renferment en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Tyr est renommée entre toutes les villes de la côte de Syrie par sa richesse et par son opulence »¹⁸. Ainsi, pour la première fois, un texte fait pénétrer le lecteur à l'intérieur de la cité et donne un peu à voir et à ressentir l'ambiance qui pouvait régner à Tyr.

C'est justement aux ^x^e et ^{xii}^e s. qu'un autre type de documentation fait son apparition et vient suppléer le manque de précisions des références à Tyr dans la documentation arabe. Il s'agit en l'occurrence des archives de la Geniza du Caire¹⁹. Ces lettres se multiplièrent particulièrement à partir du moment où les Fatimides contrôlèrent les divers ports de la côte syro-palestinienne et où leur marine sécurisa les routes du commerce maritime. Tyr, au débouché des routes commerciales de l'intérieur de la Syrie, bénéficia de ce nouveau contexte économique. Elle drainait les produits agricoles de l'intérieur tels les fruits, le sucre de canne et le blé, afin de les exporter vers l'Égypte. L'analyse du corpus de lettres éditées par Moshé Gil montre clairement que, parmi les ports syro-palestiniens, Tyr captait l'essentiel du trafic maritime. Sur les quelque cent soixante documents concernant les principaux ports de la région (Acre, Ascalon, Beyrouth, Césarée, Jaffa, Sidon, Tyr), environ cent mentionnent Tyr, alors que Tripoli, par exemple, ne figure que dans vingt-six d'entre eux. Le poids du *cadi* Ibn Abī 'Aqīl, gouverneur de la ville au nom des Fatimides des années 1040 aux années 1070 et lui-même armateur, explique en partie la domination commerciale de la cité sur les autres ports de la région²⁰.

Parmi les produits qui faisaient la réputation de la ville depuis l'Antiquité se trouvait évidemment le verre²¹. Si les lettres de la Geniza ne nous apprennent rien sur sa fabrication, un document daté de janvier 1011 indique qu'un important marchand de Tyr attendait le paiement de trente-sept paniers de verre expédiés à Fustāt²². Une telle lettre signifie sans doute que le verre était exporté sous forme de tessons refondus et soufflés en Égypte. Outre l'artisanat du verre, Tyr était connue pour ses tissus de qualité. Ainsi, des lettres signalent que du fil de lin était envoyé de Jérusalem à Tyr pour y être tissé et teinté grâce à diverses substances, particulièrement l'indigo, qui étaient produites dans la province de Palestine et amenées à Tyr pour être exportées

18. Nāṣir-i Ḥusraw, trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 47.

19. Le terme d'archives ne convient pas réellement, car les lettres étaient dès le départ destinées à la lente destruction du temps et n'avaient été placées dans un dépôt que parce qu'elles mentionnaient en hébreu le nom de Dieu ou l'un de ses attributs.

20. Plusieurs lettres de la Geniza le citent en effet comme armateur, louant ses navires, sans doute au nombre de trois ou quatre, aux marchands juifs. Nous utilisons ici le terme francisé de *qāḍī* servant à désigner un juge chargé au civil et au criminel de faire régner l'ordre selon la loi musulmane.

21. Al-Muqaddasī, éd. M. J. de Goeje, 2^e éd., Leyde, 1967, p. 180, trad. A. Miquel, Damas, 1963, p. 218.

22. M. Gil, *Erets-Yisrael ba-teḳufah ha-muslemit ha-rishonah, 634-1099*, Tel Aviv, 1983, II, p. 475-477, n° 268 (TS 13 J 33, f. 5).

ou utilisées sur place²³. La soie mélangée à du poil de lapin, le *qazz*, constituait encore l'une des spécialités de Tyr²⁴. Un lin de très grande qualité, le *šīš šāmī*, était filé à Jérusalem, mais le tissage semble avoir été une spécialité de Tyr, d'où il était exporté²⁵.

De nombreuses lettres de la Geniza font référence à Tyr, où résidait une communauté juive relativement importante et impliquée dans le commerce terrestre et maritime²⁶. Ces lettres confirment les propos de Nāšir-i Ḥusraw quant à la prospérité de la ville. Ces documents mettent également en évidence que nombre de marchands de Tyr avaient réussi dans le commerce et pouvaient posséder plusieurs propriétés dans la cité. Ainsi, un contrat de mariage de la fin du XI^e s. indique que la mariée possédait entre autres bâtiments les deux tiers d'une maison neuve sise dans la partie occidentale de la ville, sans doute près du port²⁷. C'est certainement dans ces parages que devait se trouver le khan destiné à héberger les marchands et leurs marchandises et dont Nāšir-i Ḥusraw indique qu'il appartenait au *cadi* Ibn Abī 'Aqīl²⁸. L'auteur ne précise cependant ni la forme, ni la localisation précise de cet édifice dont la fonction permet de penser qu'il se trouvait près du port, comme l'actuel khan des Français de Sidon (*hān al-Ifraṅṅ*), construit bien après la période envisagée ici, mais qui reprend la forme classique de ce type de bâtiments, avec une cour intérieure donnant sur des pièces destinées à stocker les marchandises et un étage où se trouvent les chambres qui donnent généralement sur une galerie surplombant la cour²⁹. L'importance commerciale de la ville et l'allusion de l'auteur laissent supposer qu'il existait d'autres caravansérails. Quelques lettres permettent de pénétrer à l'intérieur des maisons et de connaître leur architecture intérieure. À l'instar de nombre de demeures palestiniennes, les maisons possédaient une galerie à arcades ou *riwāq*, située à l'extérieur ou à l'intérieur, ainsi que des pièces destinées à entreposer les marchandises³⁰. Les lettres de la Geniza indiquent en outre

23. S. D. Goitein, *Letters of Medieval Jewish Traders*, Princeton, 1973, p. 107-108, n° 20 (Mosseri L 39b) ; M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, II, p. 634-636, n° 347 (ENA NS 21, f. 2). Une lettre évoque une plainte portée contre deux teinturiers de Tyr (TS 13 J 14, f. 14, publiée en ligne sur le site du Geniza Project de l'université de Princeton : <http://www.princeton.edu/~geniza/>).

24. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 211, n° 495 (TS 8 J 41, f. 2), p. 264-267, n° 506 (ULC Or 1080 J 17).

25. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 264-267, n° 506 (ULC Or 1080 J 17, a, marge droite), et p. 267-271, n° 507 (TS 8 J 19, f. 27, a, l. 9-10).

26. Benjamin de Tudèle, éd. et trad. M. N. Adler, Londres, 1907, p. 80, l'estime à 400 personnes vers 1160, donc bien après la prise de la ville par les Francs.

27. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 517, n° 601 (TS 12.119).

28. Nāšir-i Ḥusraw, trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 47.

29. L. Torres-Balbas, « Las alhondigas hispanomusulmanas y el Corral del Carbon de Granada », *Al-Andalus*, 11, 1946, p. 431-455, et « Alcaicerias », *Al-Andalus*, 14, 1949, p. 175-209 ; O. R. Constable, *Housing the Strangers in the Mediterranean World*, Cambridge, 2003, p. 249-251.

30. S. D. Goitein, « Documents from Damascus and Tyre concerning buildings belonging to Jews », *Erets-Yisrael*, 8, 1967, p. 288-297 (en hébreu), ici p. 293-294 (TS NS J 382, TS NS J 338, TS 12.177).

que l'activité économique de Tyr attira des populations venant de très loin. Des juifs originaires du Maghreb, de l'Italie ou même de l'empire byzantin s'y étaient installés à partir du XI^e s., contribuant à créer une tension sur le prix de l'immobilier. Le prix des logements atteignait des niveaux dignes des grandes villes comme Damas en Syrie ou Fustât en Égypte³¹. Cela ne fut évidemment pas sans susciter des dissensions avec la communauté installée de plus longue date dont certains membres se plaignaient que les autorités juives locales traitaient mieux les nouveaux arrivants d'Europe ou du Maghreb qu'eux³².

À l'instar d'autres ports de la côte, Tyr était également un centre majeur pour l'approvisionnement de l'Égypte fatimide. La ville possédait l'avantage sur beaucoup d'autres cités côtières d'être dotée d'un port bien protégé, grand et abrité des vents du sud et d'ouest, qui pouvaient souffler en rafales violentes et endommager les navires au mouillage dans des ports moins bien équipés, comme Acre, qui n'apparaît qu'assez peu dans les textes de la Geniza³³. Tyr servait aussi comme centre d'importation de produits finis ou bruts, comme le lin destiné à être acheminé vers des villes de l'intérieur et transformé en vêtements. Elle représentait enfin une ville étape pour des marchandises transportées de Syrie, notamment de la région de Damas, vers les villes de Palestine. Le blé syrien et le papier transitaient par Tyr avant d'être réexpédiés vers d'autres villes³⁴. Ce statut de point de passage quasi obligé s'explique notamment par la présence à Tyr de grands marchands qualifiés de *wakīl al-tuġġār* en arabe et de *paqīd ha-sokharīm* en hébreu³⁵. Leur richesse et leur réputation leur permettaient de jouer le rôle d'agents, de fondés de pouvoir pour d'autres marchands et peut-être également pour les autorités fatimides³⁶.

31. Sur cet aspect, voir notamment E. Ashtor, « Le coût de la vie en Palestine au Moyen Âge », *Erets-Yisrael*, 7, 1964, p. 154-164, ici p. 155.

32. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, I, p. 496-497, n° 58 (TS 13 J 6, f. 14), et III, p. 252-256, n° 503 (ENA 4100, f. 8), p. 271-276, n° 508 (JNUL, MS 4-577, 3-2) ; S. Assaf, « Šṭārōt Tsūrayīm... » [Chartes tyriennes du XI^e s.], *Erets-Yisrael*, 1, 1951, p. 140-144 (TS 13 J 6, f. 14, et TS 18 J 17) ; J. Mann, *Jews in Egypt and Palestine*, Oxford, 1920-1922, II, p. 109-110 (TS 8 J 21, f. 6), avec la trad. partielle dans S. D. Goitein, *A Mediterranean Society*, Berkeley, I, 1967, p. 54.

33. Sur cet aspect, voir R. Gertwagen, « The Crusader port of Acre : Layout and problems of maintenance », in M. Balard (éd.), *Autour de la première croisade*, Paris, 1996, p. 553-582 ; R. Gertwagen, « Harbours and facilities along the eastern Mediterranean sea lanes to Outremer », in J. H. Pryor (éd.), *Logistics of Warfare in the Age of the Crusades*, Aldershot Hampshire, 2006, p. 95-118.

34. S. D. Goitein, *Letters of Medieval Jewish Traders*, Princeton, 1973, p. 92-95, n° 16, repris dans M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 300-305, n° 517 (ULC Or 1080 J 42) ; M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 192-195, n° 489 (TS 10 J 10, f. 30).

35. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 192-195, n° 489 (TS 10 J 10, f. 30).

36. Sur cet aspect, voir notamment S. D. Goitein, *A Mediterranean Society*, Berkeley, I, 1967, p. 186-192 ; C. Cahen, « [Compte rendu de S. D. Goitein, *A Mediterranean Society*, I] », *JESHO*, 12/2, 1969, p. 212-217.

Ainsi, le rôle de Tyr dans le commerce à moyenne ou grande échelle, notamment dans le commerce maritime, est particulièrement mis en évidence dans les diverses sources qui la concernent. Les nombreuses lettres de la Geniza témoignent qu'une part de la population de Tyr, grâce au port et à l'abri derrière les murailles, put accumuler les richesses et prospérer. Cependant, la période de domination fatimide sur Tyr fut loin d'être pacifique. Les sources se font alors l'écho du rôle singulier de la cité côtière des années 960 aux Croisades.

Une cité-refuge

La renommée des fortifications et la prospérité presque arrogante de la ville de Tyr, en dépit des tragédies militaires particulièrement nombreuses durant cette période, ont laissé des traces dans les sources de la période fatimide. La ville fait ainsi figure de cité-refuge dont les massives murailles lui permirent de résister aux attaques extérieures.

Les offensives byzantines victorieuses des années 960 jetèrent sur les routes de nombreuses populations musulmanes qui cherchaient une nouvelle cité où s'installer. Les exilés ne choisirent évidemment pas la seule ville de Tyr, qui n'aurait du reste pas pu absorber ce premier flot de réfugiés, prodromes des événements à venir. Tyr apparaît toutefois comme un site privilégié par les réfugiés musulmans. Les textes du x^e s. sont peu diserts sur ce phénomène. On sait seulement que plusieurs villes de la côte, dont Tyr, accueillirent des centres d'enseignement d'un sunnisme plus rigoureux destinés à relancer l'esprit du *ḡihād* et à entretenir l'idée de revanche dans les populations de réfugiés musulmans³⁷. Dans cet esprit, Tyr constitua même une ville-refuge pour les opposants au régime fatimide et pour ceux tombés en disgrâce. Ainsi, peu après l'arrivée des Fatimides en Égypte, et alors que Tyr venait juste d'être occupée par les troupes maghrébines, Tibr al-Iḥšidī, dignitaire du régime chassé par les Fatimides, quitta le Delta du Nil, où il se cachait, pour se réfugier à Tyr, où il fut rapidement appréhendé³⁸. Plusieurs années plus tard, Abū l-Barakāt al-Ġarḡarā'ī, vizir tombé en disgrâce à la cour fatimide, s'installa dans la cité portuaire, avant d'être rappelé en Égypte et de nouveau exilé, cette fois à Damas³⁹.

Au xi^e s., les occasions se multiplièrent pour les populations rurales de trouver refuge à Tyr tant les révoltes quasi permanentes des tribus bédouines de Syrie et Palestine entretenirent le sentiment d'insécurité. L'avancée des troupes seldjoukides, à partir de 1071, et surtout le déclenchement de la croisade accentuèrent le rôle de la ville de Tyr comme cité-refuge⁴⁰. Des sources secondaires indiquent que la prise

37. L'historien de Damas Ibn 'Asākir (1105-1176) évoque cet aspect ; cf. Th. Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide (359-468/969-1076)*, I, Damas, 1986, p. 55.

38. Al-Maqrīzī, *Itti'āz*, I, éd. Ġ. al-Dīn al-Šayyāl, Le Caire, 1967, p. 172.

39. Ibn Muyassar, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1981, p. 28-29 ; al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 210 ; al-Maqrīzī, *Kitāb al-muqaffā al-kabīr*, éd. M. al-Ya'lāwī, Beyrouth, 1991, III, p. 635.

40. D. Bramoullé, « Les populations littorales du Bilād al-Shām fatimide et la guerre », *Annales islamologiques*, 43, 2010, p. 327.

temporaire de Jérusalem par les Seldjoukides en 1073 provoqua l'exil du plus grand *cadi shaféite* de la région, en la personne de Abū l-Faṭḥ Naṣr b. Ibrahīm, qui s'installa à Tyr⁴¹. De la même manière, en 1077, le gouverneur fatimide de Jaffa, Razīn al-Dawla Intiṣār, quitta sa ville en catastrophe et s'abrita également à Tyr, comme l'indiquent des sources contemporaines des faits⁴².

Les lettres de la Geniza confirment non seulement le rôle de Tyr comme ville-refuge pour les musulmans, mais surtout elles relatent un chapitre de l'histoire de la cité totalement passé sous silence par les musulmans ou les chrétiens. Après 1078, Tyr devint le foyer d'accueil de la Yeshiva de Jérusalem, c'est-à-dire de l'académie d'étude talmudique qui faisait autorité pour les juifs de Palestine, de Syrie et d'Égypte, voire du Yémen. Diverses lettres mettent en lumière le rôle de la ville dans l'histoire de la lutte pour la direction de la communauté juive extérieure à la Mésopotamie⁴³. La situation d'insécurité et d'anarchie que les troupes seldjoukides faisaient régner en Palestine incita les autorités religieuses juives de Jérusalem à se déplacer à Tyr, cité portuaire la plus riche et la mieux fortifiée de la côte, vraisemblablement à partir de 1078 ou 1079. Elles y restèrent jusqu'aux années 1120. Durant cette période, une lettre écrite par un des *geonīm* (sing. *gaon* ou chef de la Yeshiva), Elijah ha-Kohen b. Salomon, rapporte que, en dépit des malheurs des communautés juives de Palestine, la ville demeurait toujours active commercialement grâce à son port et à ses murailles qui permettaient de protéger les hommes et les marchandises⁴⁴. Un autre document,

41. Le shaféisme ou *ṣāfi'isme* est une des écoles juridiques sunnites les plus en vue d'alors. Sur cet exil, voir notamment S. D. Goitein, *Mediterranean Society*, Berkeley, II, 1971, p. 201, qui cite une source que nous n'avons pu consulter : al-Yāfi'ī, *Mir'at al-ḡinān*, Hyderabad, 1899-1900, III, p. 152-153.

42. Sibṭ b. al-Ḡawzī, *Mir'at al-zamān*, éd. 'A. Sawīm [Sevim], Ankara, 1968, p. 179, 181 ; Ibn al-Qalānisi, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 111 ; Ibn Muyassar, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1981, p. 43-44.

43. Il est impossible de donner ici tous les détails de cette lutte, mais on peut rappeler brièvement que l'enjeu de cette opposition consistait en la direction et le contrôle des communautés juives situées à l'extérieur de l'Irak et de l'Iran, dont les communautés se trouvaient alors sous la juridiction du *gaon* de Bagdad. Cette lutte opposa les autorités religieuses juives de Palestine à la communauté juive d'Égypte, alors la plus riche, la plus nombreuse et peu à peu la plus influente. Elle se solda par une nouvelle migration de la Yeshiva de Tyr vers l'Égypte et donc par la disparition de la fonction de *gaon* de Palestine. L'une des prérogatives de cette institution, qui consistait à nommer les juges et autorités religieuses juives pour l'Égypte, avait déjà été confisquée vers 1100 par une famille de Fustāt. Les Fatimides ne furent peut-être pas étrangers à toutes ces transformations. Ils voyaient d'un meilleur œil la localisation en Égypte même plutôt qu'en Palestine, alors en voie d'échapper à leur contrôle, d'une autorité religieuse susceptible de les aider à recouvrer leur influence sur les territoires syro-palestiniens et sur les réseaux commerciaux. L'installation définitive du *gaon* de Palestine en Égypte se fit en 1127. Voir notamment M. Cohen, *Jewish self-government in medieval Egypt*, Princeton, 1980, p. 78-82.

44. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 370-375, n° 553 (TS 10 J 24, f. 1). Voir également J. Mann, *Jews in Egypt and Palestine*, Oxford, 1920-1922, II, p. 229 (BM Or 5557, f. 13).

rédigé par un fils du personnage précédent, Evyātār ha-Kohen b. Elijah, s'avère riche en renseignements sur cette phase de l'histoire de la ville. Ainsi, la *Megillat Evyātār* ou *Rouleau d'Evyātār* mentionne Tyr à plusieurs reprises⁴⁵. L'auteur évoque par exemple les émissaires envoyés à Tyr par la communauté juive d'Égypte afin de saper l'autorité du *gaon* de Palestine.

L'arrivée des croisés, puis la prise de Jérusalem, renforçèrent un peu plus ce rôle. Les lettres montrent que jusqu'en 1124 Tyr fut une cité qui se protégeait et qui résistait derrière ses murailles. Sa population y était certes à l'abri, mais les textes indiquent qu'elle fut aussi parfois empêchée de sortir, car on ne pouvait prendre le risque d'ouvrir les portes⁴⁶. La cité portuaire devint non seulement un lieu d'accueil pour les réfugiés de presque toutes les confessions, mais elle fit également figure, dans les sources arabes de la période, de point à partir duquel la résistance à l'envahisseur franc pouvait s'organiser. Sans rentrer dans les détails de la conquête progressive des cités portuaires syro-palestiniennes par les troupes franques, il faut simplement rappeler qu'à partir de 1110, il ne restait plus aux Fatimides que deux villes portuaires à peu près sous contrôle, Tyr et Ascalon (tombée en 1153). Tyr était de loin celle qui possédait le meilleur port et qui pouvait donc permettre à la marine fatimide de mener des opérations navales loin de ses bases égyptiennes. Isolée, mais presque imprenable, elle constituait une épine dans le pied des troupes franques du fait de son rôle de centre d'approvisionnement et de débarquement des troupes fatimides.

Le Damascène Ibn al-Qalānīsī (m. 1160) confirme que la ville accueillit certaines des populations qui s'étaient enfuies des autres cités côtières tombées aux mains des Francs et qui souhaitaient poursuivre l'effort militaire contre les croisés. En 1112, la ville soutint notamment le siège des armées chrétiennes grâce à la résistance acharnée de toute la population et grâce à un officier de marine de Tripoli qui connaissait la fabrication d'armes incendiaires⁴⁷. En outre, l'auteur fournit des renseignements intéressants sur le statut de la ville de Tyr et ses relations à l'Égypte fatimide. Il précise que lors du siège de la cité, les habitants passèrent un accord avec le gouverneur de Damas. En échange de son aide, ils devaient lui remettre la ville. Et Ibn al-Qalānīsī de conclure que les habitants trahirent leur engagement sans que le gouverneur ne leur en tienne rigueur. L'année suivante, un pacte fut de nouveau conclu entre les habitants de la ville et le gouverneur de Damas, qui envoya des troupes et un homme à lui, Sayf al-Dawla Mas'ūd, pour renforcer et diriger la ville. La prière était pourtant toujours

45. Ce document a été édité à plusieurs reprises, mais jamais traduit en français ni en anglais. Voir l'édition la plus récente de M. Gil, « *Megillat Evyātār* », in B. Z. Kedar (éd.), *Peraqīm be-tōledōt yerūshālayim bītmē ha-beynayim*, Jérusalem, 1979, p. 39-106, reprise dans M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 391-413, n° 559 (TS 10 K 7, f. 1).

46. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 85-87, n° 455 (TS 13 J 15, f. 23), p. 367-375, n° 552 (University Museum, Philadelphia, E 16.516).

47. Ibn al-Qalānīsī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 178-181, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 110-115.

faite au nom des Fatimides⁴⁸. Il semble qu'un an avant sa chute, en 1122-1123, une flotte fatimide et des troupes arrivèrent à Tyr. Si le texte ne dit rien quant à une action militaire entreprise contre les croisés, il signale cependant que « le chef de la flotte avait l'intention d'agir contre l'émir Sayf al-Dawla Mas'ūd, gouverneur de Tyr pour le compte de Zāhir al-Dīn, atabeg (de Damas). Quand l'émir alla saluer le chef de la flotte, on le pria de monter à bord et, lorsqu'il eut mis le pied sur le vaisseau amiral, on l'arrêta. [...] Cette manière d'agir n'allait pas sans raison ; al-Amīr bi-ahkām Allāh (le calife) et al-Afdal (le vizir) avaient reçu de nombreuses plaintes des habitants de Tyr au sujet des maux que Mas'ūd faisait subir à ses administrés, des entorses qu'il donnait à la coutume, de l'attitude d'opposition qu'il avait adoptée à leur égard. On décida donc de prendre des mesures contre lui et de mettre un terme à son commandement »⁴⁹.

Ces passages mettent en évidence combien la population de Tyr, à l'abri derrière ses murs, sut profiter des événements pour jouer sur plusieurs tableaux afin de mener une politique relativement indépendante qui se mua à certains moments en véritable rébellion.

Tyr l'insoumise

La dernière partie du triptyque que les sources mettent en évidence constitue peut-être l'image la plus singulière de Tyr entre l'arrivée des Fatimides et la chute de la ville en 1124. Tyr connaît ainsi plusieurs mouvements de révolte ou d'opposition à la mainmise fatimide.

Une résistance précoce face aux ambiguïtés fatimides

Le mouvement de révolte que connaît Tyr est relativement précoce, puisque les sources indiquent qu'il se manifesta dès les années 997-998. Deux sources rédigées en arabe apportent des informations sur les événements. Ainsi, le chrétien Yahyā b. Sa'īd al-Anṭākī et, après lui, Ibn al-Qalānisī relatent l'épisode de la révolte dite de 'Allāqa al-baḥrī, du nom du marin qui incita la population de la ville à se soulever et à massacrer les troupes fatimides⁵⁰. Les textes semblent indiquer que la population en appela aux Byzantins, car l'une de leurs flottes fut interceptée dans les parages de Tyr par la marine fatimide envoyée depuis l'Égypte pour reprendre le contrôle de la ville⁵¹. Plusieurs interprétations ont été données de cette rébellion qui s'inscrit dans

48. Ibn al-Qalānisī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 182, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 117.

49. Ibn al-Qalānisī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 207, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 157.

50. Yahyā, *Histoire*, PO, 23/3, 1932, p. 454-455.

51. Yahyā, *Histoire*, PO, 23/3, 1932, p. 454-455 ; Ibn al-Qalānisī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 50-51.

un contexte de hausse du prix du blé et d'appauvrissement des populations les plus fragiles⁵².

Un fois la ville récupérée, il semble que la population de Tyr, notamment la bourgeoisie en train de se constituer, ait bien perçu l'intérêt que la marine fatimide pouvait apporter pour la sécurisation des routes maritimes. Toutefois, les mesures administratives que les Fatimides appliquèrent à Tyr dès les années 990 expliquent selon nous que la ville évolua peu à peu vers une attitude de plus en plus autonomiste. Dans la seconde moitié des années 990, en effet, Tyr ne semble plus au centre des préoccupations d'al-Ḥākim, qui favorisa davantage Tripoli et préféra privilégier le contrôle direct sur Alep au détriment de celui de Tyr.

Des récits embrouillés semblent faire état de négociations entre Faṭḥ, le gouverneur militaire de la citadelle d'Alep, et al-Ḥākim. Faṭḥ ne consentit à laisser la ville aux Fatimides qu'à certaines conditions⁵³. Al-Ḥākim lui conféra le nom honorifique (*laqab*) de *Mubārak al-Dawla wa Sa'īduhā* pour célébrer la surprise heureuse qu'avait été son action en faveur de la dynastie fatimide⁵⁴. D'autre part, le calife l'autorisa à s'emparer du trésor amassé dans la citadelle par les Ḥamdānides et par Maṣṣūr b. Lu'lu'. Enfin, en échange d'Alep, Faṭḥ obtint le gouvernement des trois ports de Ṣaydā, Beyrouth et Tyr qui lui furent ainsi donnés en *iqṭā'* « pour toute la durée de sa vie » (*tāl ḥayyātihī*)⁵⁵. En retour, il semble avoir offert au calife une somme très importante, que divers auteurs estiment entre trois cents et cinq cents mille dinars⁵⁶. Mubārak al-Dawla Faṭḥ demeura en poste jusqu'au printemps 415/1024, puis il fut nommé gouverneur de Jérusalem⁵⁷. Sa nomination à la tête des trois cités n'avait donc rien de définitif, mais était liée à ses capacités financières que la dynastie avait semble-t-il largement exploitées pour tenter de renflouer quelque peu les finances d'un État près de la banqueroute⁵⁸. En tout

52. E. Ashtor, « Républiques urbaines dans le Proche-Orient à l'époque des Croisades », *Cahiers de civilisation médiévale*, 18, 1975, p. 117-131 ; Th. Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide*, I, Damas, 1986, p. 236.

53. Al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 131. Voir Th. Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide*, I, Damas, 1986, p. 220-222.

54. Yaḥyā, *Histoire*, PO, 47/4, 1997, p. 402-403.

55. Yaḥyā, *Histoire*, PO, 47/4, 1997, p. 402-403.

56. Ibn al-'Adīm, *Zubdat al-ḥalab min ta'rīḥ Ḥalab*, éd. S. Dahan, I, Damas, 1951, p. 213-216 ; Sibṭ b. al-Ġawzī, *Mirā't al-zamān*, éd. J. Rassi, Damas, 2005, p. 95 ; Yaḥyā, *Histoire*, PO, 47/4, 1997, p. 326. Rappelons ici qu'à cette date la dynastie avait un grand besoin de numéraire afin de compenser les fortes sommes dépensées pour payer les troupes chargées de mater la révolte d'Abū Rakwa, qui avait assiégé Alexandrie.

57. Yaḥyā, *Histoire*, PO, 47/4, 1997, p. 404-405 ; al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 154.

58. Cette situation est illustrée par le récit d'al-Musabbihī, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid et Th. Bianquis, Le Caire, 1978, p. 53, qui décrit la visite de l'un des deux chérifs al-'Aḡamī chez le secrétaire aux finances, al-ṣayḥ al-'Amīd Muḥsin b. Badūs. Ce dernier déclara qu'il ne restait rien dans les caisses pour payer les troupes. Le chérif lui suggéra d'emprunter alors de l'argent à tous ceux qui étaient susceptibles d'avoir de l'argent, notamment les marchands. Le vizir al-Ġarḡara'ī qui participait à la discussion suggéra que, si l'on voulait

cas, à partir des années 1020, les hommes forts du Caire décidèrent de récupérer la mainmise directe sur Tyr, dont ils avaient peut-être réalisé l'importance stratégique. L'attitude ambiguë de Faṭḥ lorsqu'il était encore à Alep et le pouvoir de nuisance dont il disposait en tant que gouverneur de Tyr, à une époque où la situation était tendue pour les Égyptiens en Palestine, laissent supposer que les Fatimides incitèrent ce dernier à aller à Jérusalem. Après 1024, Tyr fut confiée à des hommes de confiance. Parmi eux se trouvait un personnage à qui le calife accordait le plus grand crédit, le cadi sunnite 'Alī b. 'Ayyād b. Abī 'Aqīl, qui prit la tête de la cité au début des années 1040⁵⁹. Si ce choix s'avéra mauvais, ce ne fut que bien plus tard, et il faut bien reconnaître qu'avant de se révolter dans les années 1060, 'Alī b. 'Ayyād demeura un fidèle administrateur fatimide durant près de trente ans.

Tyr hors de la sphère fatimide

La seconde moitié du XI^e s., particulièrement agitée pour la dynastie fatimide, qui eut du mal à maîtriser la Syrie et la Palestine, vit la naissance d'une nouvelle série de révoltes, qui concerna la plupart des cités côtières entre Tripoli et Acre. Les dynasties urbaines voulaient profiter de l'affaiblissement des Fatimides et de la montée en puissance des Seldjoukides. Nāṣir-i Ḥusraw signale, lors de son passage à Tyr en 1047, que, bien qu'étant majoritairement peuplée de chiites, la ville était alors dirigée par le cadi sunnite Ibn Abī 'Aqīl⁶⁰. Ce dernier était particulièrement impliqué dans le commerce maritime, comme le confirment plusieurs lettres de la Geniza. À la fin des années 1060, profitant de la guerre civile en Égypte, le cadi déclencha une insurrection contre la présence fatimide. Le gouverneur d'Acre et futur maître de l'Égypte, Badr al-Ġamālī, ne parvint pas à reprendre la ville malgré sa tentative de siège, sur laquelle nous renseignent tant les textes arabes que les lettres de la Geniza⁶¹. Tyr demeura alors quasi indépendante pendant vingt ans. Durant cette période, Ibn Abī 'Aqīl (m. 1073), puis ses fils, qui lui succédèrent à la tête de la ville, versaient un tribut aux Seldjoukides, dont les troupes empêchèrent à plusieurs reprises les armées fatimides de poursuivre le siège de la ville⁶². Un texte indique même qu'il existait un pacte de non agression entre la cité et les Seldjoukides⁶³. Tyr, comme les autres villes littorales de la région, se

vraiment de l'argent, il fallait aller voir la mère et la tante du calife al-Ḥākim, dont les caisses étaient pleines.

59. Nāṣir-i Ḥusraw, trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 47. Environ seize lettres de la Geniza évoquent les navires appartenant à ce cadi entre 1041 et 1065. Voir S. D. Goitein, *A Mediterranean Society*, Berkeley, I, 1967, p. 293, et II, 1971, p. 613 ; M. Gil, *A History of Palestine, 634-1099*, Cambridge et New York, 1992, p. 249-250, 418-419.

60. Le propriétaire d'un khan déjà évoqué, ainsi que de nombreux navires de commerce.

61. M. Gil, *Erets-Yisrael*, Tel Aviv, 1983, III, p. 85-87, n° 455 (TS 13 J 15, f. 23).

62. Ibn al-Qalānīsī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 98 ; Ibn Muyassar, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1981, p. 37 ; al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 303.

63. Sibṭ b. al-Ġawzī, *Mirā'ṭ al-zamān*, éd. 'A. Sawīm, Ankara, 1968, p. 178.

trouvait au contact de deux pouvoirs antagonistes. Le moment s'avérait donc propice pour les élites urbaines de toutes confessions et de toutes écoles juridiques de tenter de jouer sur les deux tableaux afin de conquérir leur autonomie. L'installation à Tyr de la principale autorité shaféite d'alors et de la Yeshiva de Jérusalem date précisément de cette période d'indépendance de la cité⁶⁴.

Cette période, que l'on peut approximativement dater de 1066 à 1089, correspond à une diminution notable du nombre de lettres de la Geniza témoignant d'échanges entre Tyr et l'Égypte fatimide⁶⁵. Il faut attendre les années 1090, donc une phase de reprise en main de la ville par les Fatimides, pour voir de nouveau plus de dix documents de ce type, comme si l'autonomie de la cité avait entraîné chez les marchands de la Geniza une certaine méfiance. Même la fin des années 1070 et les années 1080, qui sont pourtant en Égypte des années de retour au calme, ne marquent pas un renouveau des relations entre Tyr et l'Égypte, puisqu'on ne trouve que sept lettres en vingt ans. Le retour au calme en Égypte ne fut donc pas suivi d'un rétablissement des relations commerciales avec Tyr, en tout cas pas au même niveau qu'avant 1066, et c'est Ascalon au sud qui paraît avoir repris le relais.

Parmi les explications possibles, l'influence de l'autorité centrale nous semble décisive. On imagine mal en effet les marchands délaisser d'eux mêmes le port le plus important et le mieux équipé de la côte syro-palestinienne. Il fallait selon nous une pression extérieure pour les obliger à diriger leur trafic vers d'autres sites portuaires. Qui mieux que l'administration pouvait inciter les marchands à éviter Tyr ? Il fallait punir le *cadi* rebelle qui fondait une partie de sa fortune sur le commerce maritime. Les sièges militaires constituaient une possibilité, mais il est probable que les Fatimides aient préféré lutter sur le plan économique, notamment en imposant des taxes douanières plus élevées à tous les navires qui arrivaient en Égypte depuis le port rebelle. Il n'existait pas de règle stricte de taxation et les taux pouvaient varier selon le bon plaisir des autorités locales. En juin 1054, soit en pleine période de calme et de prospérité, des marins venus de Tyr et débarqués à Alexandrie rembarquèrent aussitôt après s'être entendu dire qu'un droit élevé serait exigé d'eux (*'alayhum wāğib kaṭīr*) s'il rentraient leurs marchandises dans la cité⁶⁶. Les raisons d'une telle

64. Plusieurs interprétations ont été données de ce choix de Tyr. Selon certains, la qualité des fortifications de Tyr a dû exercer un attrait indéniable. Le résultat des bons rapports commerciaux qu'entretenait le *cadi* de Tyr avec la communauté juive et le tribut que la ville versait aux Seldjoukides ne sont pas à négliger non plus. M. Gil, *A History of Palestine, 634-1099*, Cambridge et New York, 1992, p. 45-46, 72 ; M. Cohen, *Jewish Self-Government in Medieval Egypt*, Princeton, 1980, p. 80-81.

65. Si l'on considère la chronologie dans le détail, les lettres qui mentionnent Tyr sont au nombre de 1 pour les années 1000, 5 pour les années 1010, 9 pour les années 1020, 8 pour les années 1030, 6 pour les années 1040, 26 pour les années 1050, 18 pour les années 1060, 2 pour les années 1070, 5 pour les années 1080, 11 pour les années 1090, 1 pour les années 1100, 1 pour les années 1110.

66. M. Gil, *Be-malkhūt Yishma'el be-tkūfat ha-gāōnīm*, Jérusalem, 1997, III, p. 821-825, n° 547 (ENA NS 22, f. 1, a, l. 7-9).

attitude des autorités portuaires d'Alexandrie à l'égard d'une embarcation armée par le cadi de Tyr ne sont pas précisées. La lettre suggère que, même en temps de paix, les autorités pouvaient de manière ponctuelle faire payer un droit supérieur à un navire pour un prétexte quelconque. La chose pouvait devenir pérenne lorsque les relations se tendaient. En l'occurrence, des mesures de ce type pouvaient contribuer à décourager tous ceux qui avaient l'habitude d'exporter des marchandises vers l'Égypte depuis Tyr. Il est difficile de confirmer notre hypothèse, mais il est clair en tout cas que si on regarde de près la chronologie des dix-huit lettres de la Geniza qui mentionnent Tyr durant les années 1060, on note que seize documents sont antérieurs à l'année 1066-1067, qui marque le début de la révolte du cadi de Tyr. La dernière lettre évoquant l'un des navires de ce dernier porte d'ailleurs la date de 1067. Les marchands devaient donc trouver d'autres ports de passage et, en ces temps de révoltes quasi généralisées sur la côte syro-palestinienne, ils n'avaient pas beaucoup de solutions. Ascalon, le seul port resté aux mains des Fatimides, n'offrait aucun avantage. Pourtant, durant cette même période, le nombre de lettres échangées entre Ascalon et l'Égypte s'accroît, alors que, dans les années 1050, peu de documents mentionnaient Ascalon en comparaison de ce que nous avons pu constater par ailleurs⁶⁷. Il semble que les marchands choisirent de privilégier une cité qui resta toujours fidèle à la dynastie égyptienne, même si son port n'offrait pas, loin de là, les mêmes facilités, que ceux du nord désormais rebelles.

En 1089, la mort du dernier fils d'Ibn Abī 'Aqīl entraîna une déstabilisation de la ville qui permit la reprise de Tyr par les troupes égyptiennes, sans assurer le retour au calme. Le déclenchement de la croisade plongea Tyr dans une situation extrêmement troublée.

Tyr dans la tourmente

En 1089, les Fatimides reprirent la ville mais les sources qui relatent les événements survenus à Tyr entre ce moment et 1124 reflètent la confusion de la situation sur le terrain. Cette phase est notamment marquée par une série de révoltes avortées contre l'autorité fatimide, elle-même en lutte contre la présence croisée. Les sources mettent en évidence que l'indépendance de Tyr et la richesse que l'on pouvait espérer accumuler suscitèrent des envies chez nombre de gouverneurs fatimides.

Il existe des documents contemporains des événements, parmi lesquels la *Megillat Evyātār*, écrite par un témoin alors présent dans la ville. Ce texte vient à la fois contredire et suppléer les sources arabes. Evyātār ha-Kohen semble indiquer que le gouverneur nommé par les Fatimides, Munīr (ou Naṣīr) al-Dawla al-Ġuyūshī, se révolta dès 1090

67. Cinquante-et-un documents mentionnent Ascalon. La répartition chronologique des lettres se fait comme suit : 0 pour les années 1000 et 1010, 2 pour les années 1020, 1 pour les années 1030, 3 pour les années 1040, 4 pour les années 1050, 8 pour les années 1060, 5 pour les années 1070, 5 pour les années 1080, 10 pour les années 1090, 2 pour les années 1100, 3 pour les années 1110, 0 pour les années 1120, 3 pour les années 1130, 1 pour les années 1140, 0 pour les années 1150, 1160 et 1170.

et que la situation fut reprise en main par les Fatimides en 1093⁶⁸. La documentation arabe, quant à elle, indique en substance que la révolte éclata en l'année de l'hégire 486, cette année débutant en février 1093, et que la ville fut reprise le 12 juillet 1093⁶⁹. Selon les deux types de sources, la révolte dura donc soit trois ans, soit quelques mois seulement. Bien que contradictoires, les textes s'accordent cependant sur le fait que la population locale n'avait pas souhaité se soulever et n'avait pas soutenu le rebelle et ses hommes. Malgré tout, les Fatimides imposèrent à la population un très lourd tribut de 60 000 dinars, qui reflétait certainement l'opulence de la cité. Al-Katīla, nouveau gouverneur nommé à la tête de Tyr, rejeta à son tour la tutelle fatimide en 1096. Les Fatimides réagirent promptement et capturèrent les insurgés. Les sources signalent toutes que la répression fut particulièrement violente⁷⁰.

Après cette date, les textes n'évoquent plus de rébellion, mais ils se font l'écho du jeu de dupes que la population mena à l'égard des autorités égyptiennes, d'un côté, et du gouverneur seldjoukide de Damas, de l'autre. Un témoignage comme celui d'Ibn al-Qalānīsī, qui écrit depuis Damas, est particulièrement intéressant à cet égard, car il indique qu'à certains moments, le gouverneur fatimide de Tyr, en accord avec Le Caire, alors débordé par les événements, donna sa permission pour que l'atabeg seldjoukide de Damas envoie des troupes et un homme à lui pour diriger la ville. Cet aveu d'impuissance par les Fatimides apparaît à deux reprises chez l'auteur de Damas pour les années 1113 et 1124. Il précise cependant que la prière était toujours faite au nom du calife fatimide et que les monnaies étaient toujours frappées à son nom⁷¹. Les sources rédigées en Égypte, notamment la chronique écrite par le fils du vizir fatimide Ibn al-Ma'mūn, ne signalent pas cet aspect. À comparer le nombre de mentions de la ville dans les deux textes pour la période 1106-1123, Tyr n'est évoquée qu'une seule fois chez Ibn al-Ma'mūn contre quatorze fois chez Ibn al-Qalānīsī⁷². À aucun moment l'auteur égyptien ne fait allusion aux sièges dont Tyr fit l'objet et dont son père, alors vizir d'Égypte, eut certainement à s'occuper. L'impression se dégage que la ville de Tyr fut l'enjeu d'une compétition idéologique entre deux puissances musulmanes, l'une sunnite et l'autre chiite. De cette différence du nombre de mentions, qui porterait à croire que la ville ne faisait plus partie des préoccupations égyptiennes ou sortait peu à peu de son orbite pour rentrer dans celle de la Syrie, il faut néanmoins se défier.

68. M. Gil, « *Megillat Evyātār* », in B. Z. Kedar (éd.), *Perāqīm be-tōledōt yerūshālayim bīmeha-beynayim*, Jérusalem, 1979, p. 62.

69. Ibn al-Qalānīsī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 124-125, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 25 ; Ibn Muyassar, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1981, p. 51 ; al-Maqrīzī, *Itti'āz*, II, éd. M. Ḥ. M. Aḥmad, Le Caire, 1971, p. 328.

70. Ibn al-Qalānīsī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 133, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 37.

71. Ibn al-Qalānīsī, *Dayl*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908, p. 182 et 211, trad. R. Le Tourneau, Damas, 1952, p. 117 et 162-163.

72. Afin que la comparaison soit probante, nous n'avons évidemment sélectionné dans Ibn al-Qalānīsī que la période correspondant à celle couverte par la *Chronique d'Égypte*, qui est la plus courte des deux.

Chez Ibn al-Ma'mūn, la cité apparaît toujours associée au vocable de *tağr* (pl. *tuğūr*), c'est-à-dire de place frontière au contact de l'ennemi et zone limite du *dār al-islām*. Les villes qualifiées de la sorte appartenaient à une administration spécifique, car elles constituaient des zones nécessitant une attention particulière du fait de l'action de *ḡihād* qui pouvait s'y dérouler. Ibn al-Qalānīsī mentionne du reste l'arrivée de vivres et de troupes depuis l'Égypte, signe que la ville constituait toujours un enjeu pour les Fatimides. Il semble que la population comprit plus vite que ses dirigeants qu'en cas de siège, la cité ne pourrait recevoir de vivres que par la mer et que seuls les Fatimides possédaient une marine assez puissante pour battre les flottes européennes et apporter des vivres. La seule mention de Tyr chez Ibn al-Ma'mūn fait d'ailleurs référence à la livraison de grain pris dans les greniers califaux du Caire⁷³. En dépit de ses lacunes, le passage témoigne bien de la situation de détresse qui régna parfois à Tyr et de la dépendance de la ville vis-à-vis de la flotte égyptienne et des approvisionnements fatimides. Cette dernière phase de l'histoire de Tyr dans le giron fatimide montre le renversement de situation par rapport aux périodes précédentes. Le centre d'exportation de matières premières vers l'Égypte, que la ville avait pu représenter jusqu'alors, n'était plus. Les textes montrent une ville coupée de ses bases rurales par les Francs et approvisionnée uniquement par les convois fatimides. En détruisant la plus grande partie de la flotte fatimide devant Ascalon en 1123, la marine vénitienne rompit le lien ténu qui unissait Tyr à l'Égypte. Alors que la ville avait supporté plusieurs sièges terrestres et maritimes de la part des croisés, elle tomba aux mains des Francs dès le mois de juillet 1124, avant que la marine égyptienne n'ait pu recomposer ses forces.

Conclusion

Ce fut souvent à l'occasions d'événements dramatiques que les chroniqueurs mentionnèrent Tyr. Les sources de la période fatimide sont heureusement assez variées et, en dépit d'allusions parfois décevantes, elles mettent en lumière le rôle particulier de la cité entre 969 et 1124. Dans l'ensemble, si les sources arabes apportent des informations indispensables quant au contexte et aux événements importants qui rythmèrent la vie de la cité durant ces années, les sources judéo-arabes sont sans doute celles dont l'apport est le plus riche et le plus vivant. Les textes révèlent toute la complexité des relations qui unirent Tyr, centre de recettes fiscales et d'approvisionnement majeurs de l'Égypte, relais administratif vers la Syrie intérieure, à l'Égypte fatimide.

Paradoxalement, les sources montrent assez peu le rôle naval de Tyr, si ce n'est entre 1089 et 1124. Les sources ne parlent guère de flottes fatimides basées sur place et elles ne permettent donc pas de citer Tyr comme une véritable base navale d'où partaient les escadres fatimides vers les ports ennemis⁷⁴. La difficulté que les maîtres de

73. Ibn al-Ma'mūn, *Nusūs min aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1983, p. 95.

74. Concernant la spécialisation des navires durant cette période, il faut considérer qu'un navire de guerre ne devenait bien souvent un navire de combat que parce que des soldats prenaient

l'Égypte éprouvèrent à contrôler durablement cette cité portuaire, et aussi l'installation de quasi-dynasties de gouverneurs expliquent certainement le peu d'entrain que les Fatimides manifestèrent à baser à Tyr une flotte de guerre permanente sous les ordres des gouverneurs locaux ou à y développer des éléments de nature à renforcer leur pouvoir.

Finalement, Tyr fut d'une certaine manière victime de ses fortifications et surtout du sentiment d'impunité à l'égard du pouvoir fatimide que leurs qualités paraissent avoir inspiré aux potentats locaux.

David BRAMOULLÉ

Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Sources de la période fatimide

Sources arabes

Abū l-Fidā', éd. et trad. J.-T. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Paris, 1848 (Francfort-sur-le-Main, 1998).

Al-Bakrī, éd. et trad. W. Mac Guckin De Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*, Alger, 1913.

Ibn al-'Adīm, *Zubdat al-ḥalab min ta'rīḥ Ḥalab* [*Histoire d'Alep*], éd. S. Dahan, I-II, Damas, 1951-1954.

Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-ard*, éd. J. H. Kramers, Leyde, 1938-1939, p. 174, trad. J. H. Kramers et G. Wiet, *Configuration de la Terre*, Beyrouth et Paris, 1964.

Ibn al-Ma'mūn, *Nusūs min aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, *Passages de la Chronique d'Égypte d'Ibn al-Ma'mūn*, Le Caire, 1983.

Ibn Muyassar, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, *Choix de passages de la « Chronique d'Égypte » d'Ibn Muyassar*, Le Caire, 1981.

Ibn al-Qalānisi, *Dayl tā'rīḥ Dimašq*, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1908 ; trad. française partielle R. Le Tourneau, *Damas de 1075 à 1154*, Damas, 1952.

Al-Maqrīzī, *Itti'āz al-ḥunafā bi-aḥbār al-a'imma al-Fāṭimiyyīn al-ḥulafā'*, I, éd. Ğ. al-Dīn al-Šayyāl, Le Caire, 1967 ; II-III, éd. M. H. M. Aḥmad, Le Caire, 1971-1973.

Al-Maqrīzī, *Kitāb al-muqaffā al-kabīr*, éd. M. al-Ya'lāwī, Beyrouth, 1991.

Al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālīm*, éd. M. J. de Goeje, 2^e éd., Leyde, 1967 ; trad. partielle A. Miquel, *La meilleure répartition pour la connaissance des*

place à son bord. Ainsi, n'importe quel navire de commerce pouvait être utilisé comme un navire de guerre dès que des militaires y embarquaient. Des textes mentionnent bien des galères dont la vocation semble avoir été réservée au combat, mais les sources ne citent que peu ce genre de navire en général et hormis à la période des Croisades nous n'en trouvons pas mention dans les sources arabes ou judéo-arabes concernant Tyr. Sur ce thème, voir J. H. Pryor, *Geography, Technology, and War*, Cambridge, New York et Oakleigh, 1988, p. 57-86, et Chr. Picard, *L'océan Atlantique musulman*, Paris, 1997, p. 314-315.

- provinces, Damas, 1963 ; trad. intégrale B. A. Collins et M. H. Alta'i, *The Best Divisions for Knowledge of the Regions*, Reading, 1994 (2001).
- Al-Musabbihī, *Aḥbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid et Th. Bianquis, *Chronique d'Égypte*, Le Caire, 1978.
- Sibt b. al-Ġawzī, *Mirā't al-zamān*, éd. 'A. Sawīm [Sevim], Ankara, 1968 ; *Le miroir du temps*, éd. J. Rassi, Damas, 2005.
- Yahyā b. Sa'īd al-Anṭākī : *Histoire de Yahya-ibn-Sa'īd d'Antioche continuateur de Sa'īd-ibn-Bitriq*, éd. et trad. I. Kratchkovsky et A. Vassiliev, *PO* 18/5, Paris, 1923, p. 699-833, et *PO* 23/3, Paris, 1932, p. 345-520 ; *Histoire de Yahyā ibn Sa'īd d'Antioche*, éd. I. Kratchkovsky, trad. Fr. Micheau et G. Troupeau, *PO* 47/4, Turnhout, 1997, p. 373-559.

Sources grecques et persanes

- Jean Skylitzès, *Synopsis historiarum*, éd. I. Thurn, Berlin et New York, 1973 ; trad. B. Flusin et J.-C. Cheynet, *Empereurs de Constantinople*, Paris, 2003.
- Nāṣir-i Ḥusraw, *Voyage*, éd. et trad. Ch. Schefer, *Sefer Nameh. Relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Égypte, en Arabie et en Perse*, Paris, 1881.

Sources hébraïques et lettres de la Geniza du Caire

- Benjamin de Tudèle, éd. et trad. M. N. Adler, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, Londres, 1907.

La majeure partie des lettres de la Geniza sont consultables en ligne sur le site du Geniza Project de l'université de Princeton : <http://www.princeton.edu/~geniza/>. Les lettres sont classées selon le fonds documentaire auquel elles appartiennent. Tous les ouvrages qui font références à ces lettres utilisent ce système de classement. Le site contient un index très utile mais en hébreu uniquement. Les lettres sont retranscrites, mais elles demeurent en judéo-arabe. Quelques-unes de ces lettres ont été publiées et traduites dans divers articles et ouvrages qui sont le plus souvent en hébreu à l'exception notable de nombre de travaux de Shelomo Dov Goitein. Ce dernier a notamment traduit en anglais quelques lettres concernant Tyr dans :

- S. D. Goitein, *Letters of Medieval Jewish Traders*, Princeton, 1973, p. 39-42, n° 3 (TS 12.144), p. 45-46, n° 5 (TS 8 J 19, f. 27), p. 92-95, n° 16 (ULC Or 1080 J 42), p. 107-108, n° 20 (Mosseri L 39b), p. 111-119, n° 23 (TS 20.76), p. 319-322, n° 72 (TS 13 J 15, f. 9).

Le plus grand nombre de lettres concernant Tyr se trouvent cependant dans les ouvrages que Moshe Gil consacrés à la Palestine et aux communautés juives de Syrie-Palestine :

- M. Gil, *Erets-Yisrael ba-teḳufah ha-muslemit ha-rishonah, 634-1099*, I-III, Tel Aviv, 1983. [Le premier volume de cet ouvrage, correspondant à la partie historique, a été traduit en anglais sous le titre *A History of Palestine, 634-1099*, Cambridge et New York, 1992. Les quelque 619 lettres publiées et traduites en hébreu moderne se trouvent dans les deuxième (lettres 1 à 411) et troisième volumes (lettres 421 à 619). Dans sa traduction, M. Gil renvoie à ces lettres en se référant à son système de numération de 1 à 619. Tyr apparaît dans 72 lettres : 51 (TS 24.43), 58 (TS 13 J 16, f. 14), 80 (TS 13 J 36, f. 5), 84 (TS Loan 43), 115 (TS NS J 14), 120 (TS 13 J 34, f. 2), 190 (TS 12.365), 195 (TS 13 J 17, f. 16v, et ULC Or 1080 Box 6, f. 25), 211 (TS NS 320.9), 212 (ENA 4020, f. 48), 241 (ENA 4020, f. 24), 243 (ULC Or 1081 J 17), 268 (TS 13 J 33, f. 5), 269 (TS NS 312.4), 270 (ENA NS 2, f. 38), 271 (PER H 83), 272 (TS 13 J 25, f. 20), 273 (Bodl MS Heb a 1, f. 37), 274 (Bodl MS Heb b 11, f. 12), 275 (TS 18 J 1, f. 7), 276 (TS 12.684), 277 (TS 10 J 27, f. 7), 278 (TS 13 J 18, f. 1, et TS 10 J 12, f. 25), 279 (TS 13 J 6, f. 14), 280 (MS Antonin 635), 281 (Mosseri II 181 = L 183), 282 (TS 13 J 22, f. 25), 307 (Mosseri Ia 2 = A 2), 316 (TS 12.74), 317 (TS 13 J 35, f. 2), 347 (ENA NS 21, f. 2, TS AS 145.158 et ENA 4046, f. 2v), 356 (TS 13 J 26, f. 18), 357 (Bodl MS Heb a 3, f. 17), 429 (ENA NS 2, f. 26), 430 (TS NS J 122v), 446 (TS 13 J 36, f. 6), 455 (TS 13 J 15, f. 23), 458 (TS Box Misc. 28, f. 225), 465 (TS 13 J 16, f. 4), 474 (ENA NA 1, f. 40), 475 (TS 12.331), 476 (TS 8 J 38, f. 7), 479 (ULC Or 1080 J 78), 482 (TS 13 J 26, f. 4), 484 (TS 10 J 15, f. 12), 489 (TS 10 J 10, f. 30), 492 (Bodl MS Heb c 28, f. 20), 494 (Bodl MS Heb d 66, f. 42), 495 (TS 8 J 41, f. 2), 501 (Gottheil-Worrell 27), 503 (ENA 4100, f. 8), 506 (ULC Or 1080 J 17), 508 (JNUL 4-577, 3-2), 517 (ULC Or 1080 J 42), 521 (Mosseri V 363 (3) = L II 39), 522 (Mosseri V 363 (2) = L II 39b), 552 (University Museum, Philadelphia, E 16.516), 553 (TS 10 J 24, f. 1), 554 (ULC Or 1080 J 5), 557 (ENA 1822 A, 44-45), 558 (TS Arabic Box 18 (1), f. 34), 559 (TS 10 K 7, f. 1 : Megillat Evyātār), 560 (TS 13 J 21, f. 2), 576 (TS NS 264.15), 583 (BM Or 5544, f. 3), 600 (ENA 4010, f. 36, et PER H 1), 601 (TS 12.119), 602 (John Rylands Library L 213), 603 (TS Loan 35), 610 (Bodl MS Heb d 75, f. 13), 614 (ULC Or 1080 J 89).]
- M. Gil, *Be-malkhūt Yishma'el be-tkūfat ha-gāōnīm*, I-IV, Jérusalem, 1997. [Cet ouvrage contient 846 lettres (II, lettres 1 à 303 ; III, lettres 304 à 607 ; IV, lettres 608 à 846), dont 21 mentionnent Tyr : 219 (TS 13 J 36, f. 7), 238 (TS 13 J 13, f. 27), 255 (TS 8 J 22, f. 10), 373 (TS 16.163 (I)), 412 (ENA 1822 A, f. 55), 449 (Bodl MS Heb d 75, f. 20), 486 (ULC Or 1080 J 19), 487 (TS 12.335), 489 (ENA 2727, f. 38), 493 (TS 13 J 16, f. 19), 514 (TS 8.26), 518 (TS 12.275 et TS 8 J 21), 547 (ENA NS 22, f. 1), 567 (TS 16.302), 583 (TS 13 J 25, f. 14), 588 (BM Or 5566 B, f. 20), 606 (TS 8 J 26, f. 13), 645 (Mosseri II 171), 665 (JNUL 4-577, 3-1), 682 (TS 13 J 23, f. 16), 707 (TS 8 J 25, f. 6), 815 (TS 12.114).]
- M. Gil, « Megillat Evyātār », in B. Z. Kedar (éd.), *Perāqīm be-tōledōt yerūshālayīm bīmē ha-beynayīm* [Chapitres d'histoire de Jérusalem au Moyen Âge], Jérusalem, 1979, p. 39-106 (TS 10 K 7, f. 1).

